

## INTRODUCTION

Michel PRETALLI  
Université Bourgogne Franche-Comté – ISTA UR 4011, France  
michel.pretalli@univ-fcomte.fr

Le présent volume réunit les actes du colloque « Ruse et magie de l'Antiquité à nos jours » qui s'est tenu à Besançon les 11 et 12 avril 2019 et constitue le second jalon du projet de recherche pluridisciplinaire « RUSE » qui vise à éclairer successivement différentes facettes de la ruse, considérée dans une perspective diachronique<sup>1</sup>. Lors de la première initiative, des spécialistes des sciences historiques, philosophiques et littéraires s'étaient réunis autour de la question des stratagèmes militaires, et plus spécifiquement des modalités à travers lesquelles les ruses de guerre ont été décrites et transmises par le discours depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance. Les résultats auxquels cette recherche a conduit ont été publiés dans l'ouvrage *Penser et dire la ruse de guerre de l'Antiquité à la Renaissance* (Besançon, 2021) et ont notamment permis de mettre en lumière certains traits caractéristiques de la ruse dans le contexte militaire. Dans la conclusion, sur la base des éléments saillants et récurrents analysés dans les différents chapitres, nous avons défini la ruse comme

un artifice ingénieux permettant de résoudre une situation problématique et, sans miser directement sur la force, de prendre un avantage sur son adversaire en l'induisant à se faire une représentation erronée de la réalité et en exploitant l'effet déstabilisant de la surprise<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir Pretalli 2021, p. 9-22. Le projet « RUSE » relève de l'axe 2 du pôle 5 des activités de recherche menées à la Maison des Sciences de l'Homme et de l'Environnement Claude Nicolas Ledoux (<https://mshe.univ-fcomte.fr/poles-de-recherche/comportements-risques-sante/axe-2-mecanismes-de-la-prise-de-decision-et-du-changement/559-ruse>).

<sup>2</sup> Pretalli 2021, p. 207.

De ces recherches, en outre, avait clairement émergé le caractère ambigu des ruses employées sur les champs de batailles : en fonction des cas et des points de vue, elles pouvaient apparaître comme le recours du faible et du surnois mais aussi, à l'extrême opposé, comme la concrétisation de l'ingéniosité de l'homme, capable de renverser une situation désespérée ou de vaincre sans verser le sang grâce à des artifices extraordinaires. Ainsi, la ruse – pour laquelle le secret et la feinte sont généralement nécessaires – pouvait être tantôt un stratagème diabolique, tantôt une ingénieuse trouvaille.

L'effet déstabilisant de la surprise, la production d'effets extraordinaires, le recours au secret et à la dissimulation, l'ambivalence – notamment morale – qui laisse planer parfois une ombre diabolique : ce sont là les attributs de la ruse, certes, mais aussi ceux des pratiques magiques, si l'on s'en réfère aux dictionnaires français modernes ou plus anciens. Dans son *Dictionnaire universel* (1690), par exemple, Antoine Furetière souligne le rôle essentiel de l'élément de surprise dans la magie, décrite comme une « Science qui apprend à faire des choses *surprenantes* et merveilleuses »<sup>3</sup>. Le recours à la dissimulation, ensuite, semble être propre à la magie si l'on considère que celle-ci peut être définie comme l'art « de produire, par *des procédés occultes*, des phénomènes inexplicables ou qui semblent tels<sup>4</sup>. » La magie fascine et intrigue tout autant que la ruse parce que, comme elle, elle est ambiguë, embrassant les extrêmes de l'ingéniosité bénéfique et de la pratique démonique voire diabolique : lorsqu'elle repose sur des procédés naturels, sans maléfices, la magie est dite « blanche », tandis qu'elle est « noire » si elle nécessite de faire appel aux démons<sup>5</sup>. Cette dernière forme de magie

<sup>3</sup> A. Furetière, *Dictionnaire Universel*, 1690, en ligne (nous soulignons).

<sup>4</sup> *Le Robert*, en ligne (nous soulignons).

<sup>5</sup> Le caractère ambivalent de la magie ne relève pas uniquement de l'éthique mais également de son positionnement épistémologique, notamment entre Antiquité et Renaissance, entre religion et raison "scientifique" : « The term "magic" is commonly used to designate a whole range of religious beliefs and ritual practices, whereby man seeks to gain control over his fate and fortune by supernatural means. In this respect magical artifice does not differ significantly from what is usually associated with religion or even premodern learning, but the concept itself is nevertheless veiled in ambiguity. Flourishing in the shadow of both religion and science, its appeal to either faith or reason often met with fierce opposition. Religious and political authorities regularly frowned upon magical practices because they were deemed secretive, anti-social and manipulative, and were associated with demonic powers. Likewise, scientific authorities condemned magical beliefs as irrational. Yet no religion has ever been without a fair amount of magic, and magical beliefs could easily merge with philosophical and cosmological ideas. It is hence justified to argue that the ambiguity of the term "magic" mainly derives from the changing appreciations of the beliefs and practices denoted by this concept. » (Bremmer, Veenstra 2002, p. ix).

apparaissait en effet comme « un *art detestable*, qui emploie l'invocation des Demons, et se sert de leur ministere pour *faire des choses au-dessus des forces de la nature* »<sup>6</sup>. En cela, la magie est le propre du diable – qui est du reste le rusé par antonomase – c'est-à-dire du Malin, terme qui, en tant qu'adjectif, indique précisément celui « Qui fait preuve d'ingéniosité, de ruse, de roublardise »<sup>7</sup>. Qu'elle soit noire ou blanche, la magie représente souvent le moyen de produire des effets prodigieux, aptes à surprendre et à déstabiliser ceux qui en sont témoins, au même titre qu'un stratagème ingénieux permet d'obtenir une victoire inespérée ou de prendre l'ennemi totalement par surprise, créant dans les troupes adverses une confusion qui se révèle souvent fatale<sup>8</sup>. Dans la culture latine, ces effets sont parfois appelés *praestigiae*, terme que Félix Gaffiot définissait comme des « fantasmagories », des « illusions », des « tours de passe-passe », des « artifices », des « détours »<sup>9</sup> : des termes qui, tous, relèvent également du champ lexical de la ruse. Il en va de même de ceux qui figurent dans la définition qu'Edmond Huguet fournit du terme français « prestige », à savoir « artifice », « fourberie », « tromperie », « acte de sorcellerie », « illusion », « fausse apparence »<sup>10</sup>. Contrairement à Gaffiot, Huguet attribue manifestement à ces opérations magiques une connotation moralement négative, alimentant ainsi une vision de la magie qui était déjà celle que défendait au siècle précédent l'érudit français Jean Bodin (1529-1596) lorsqu'il écrivait, dans son traité *De la démonomanie des sorciers* : « il est indubitable que les prestigiateurs and charmeurs ont paction expresse avec le Diable »<sup>11</sup>. Plus tard, dans le *Trésor de la Langue Française* (1971-1994), une telle vision subsiste dans la définition du terme « prestige », lequel est assimilé à un « artifice diabolique »<sup>12</sup>, ce qui fait du prestigiateur un personnage maléfique. Néanmoins, ce sens de « prestige » est signalé comme « vieilli » et une acception plus générale du mot, qui le fait correspondre à « Toute illusion en général »<sup>13</sup>, lui retire toute connotation diabolique. En outre, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un terme légèrement différent remplace « prestigiateur »

<sup>6</sup> A. Furetière, *Dictionnaire Universel*, 1690, en ligne (nous soulignons).

<sup>7</sup> *Trésor de la Langue Française informatisé*, en ligne.

<sup>8</sup> Pretalli 2021, p. 144.

<sup>9</sup> *Dictionnaire Gaffiot latin-français*, en ligne.

<sup>10</sup> Edm. Huguet, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle (1925-1967)*, en ligne.

<sup>11</sup> Bodin 1581, IV, p. 209.

<sup>12</sup> *Trésor de la Langue Française informatisé*, en ligne.

<sup>13</sup> *Trésor de la Langue Française informatisé*, en ligne.

dans la langue française : celui de prestidigitateur. Celui-ci, contrairement aux prestigitateurs de l'époque de Bodin, n'a pas forcément besoin de pactiser avec le diable pour pratiquer son art, mais il n'abandonne pas la ruse pour autant. En effet, il est l'artiste « qui, par des *manipulations*, des *truquages*, produit des *illusions*, en faisant disparaître, apparaître, changer de place ou d'aspect certains objets »<sup>14</sup>, et la prestidigitation est l'art de « produire des *illusions*, de faire apparaître ou disparaître des objets, par des *manipulations* ou des *trucages* »<sup>15</sup>.

Ces points de contact et ces analogies laissent entrevoir l'existence de liens étroits entre ruse et magie et ce, semble-t-il, depuis les origines antiques de celle-ci, si l'on se réfère au sens que le terme *mageia* pouvait recouvrir dans les textes du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., à savoir celui d'une « puissante forme de ruse réalisée par d'astucieux praticiens sur des victimes immatures et crédules »<sup>16</sup>. Cette suggestion trouve confirmation dans l'entrée de l'*Encyclopedia of Deception* (2014) consacrée aux *magic tricks* où l'on peut lire l'affirmation suivante : « Ce qui différencie les tours de magie de nombreuses formes de mensonge et de ruse est que la ruse n'est pas cachée. Cela n'est pas malveillant et normalement pas immoral. »<sup>17</sup> Les auteurs ajoutent que la différence entre ces pratiques magiques et la ruse résiderait dans leurs finalités respectives : tromper quelqu'un qui en est parfaitement conscient pour le divertir, dans un cas ; le duper à son insu pour lui nuire, dans le second. Cette affirmation est explicite mais il semble possible d'en déduire une autre, implicite celle-ci : l'idée selon laquelle les mécanismes qui sous-tendent le fonctionnement de la ruse comme celui de la magie, en revanche, seraient identiques, et qui conduirait à considérer les prestidigitateurs comme des manipulateurs qui rusent avec le public dans le but de l'amuser, de le distraire, de l'épater. Si une telle vision des choses apparaît tout à fait défendable, l'*Encyclopedia of Deception* se contente toutefois d'évoquer les liens qui unissent la ruse à une forme seulement de magie – celle

<sup>14</sup> *Trésor de la Langue Française informatisé*, en ligne (nous soulignons).

<sup>15</sup> *Trésor de la Langue Française informatisé*, en ligne (nous soulignons).

<sup>16</sup> Schwemer 2015, p. 17 (nous traduisons : « powerful form of deception performed by shrewd practitioners on immature, credulous victims »).

<sup>17</sup> Villalobos, Ogundimu, Davis 2014, II, « Magic tricks », p. 636 (nous traduisons). Dans le passage cité, nous avons traduit par « ruse » « deceit » et « deception », deux termes qui partagent un même radical et qui sont pratiquement synonymes. Il convient de préciser que les mots désignant la ruse dans des langues différentes – comme, ici, le français et l'anglais – se réfèrent à des réalités qui ne se superposent jamais entièrement. Il nous semble donc utile de citer également le texte original : « What differentiates magic tricks from many forms of lying and deception is that deceit is not hidden. It is not malicious and typically not unethical. »

qui est sans doute la plus actuelle –, c'est-à-dire la prestidigitation des illusionnistes, la magie n'étant l'objet d'aucune autre entrée. Or, ce faisant, c'est l'immense variété des pratiques observées au cours de l'histoire millénaire de cet art qui est négligée, voire ignorée. Au fil des siècles, en effet, et en fonction des lieux et des cultures qui les ont engendrées, les pratiques magiques, bien que pouvant appartenir à une même tradition, ont pris des formes diverses, ont subi de nombreuses métamorphoses : les pratiques des prêtres égyptiens ne peuvent être assimilées à la magie naturelle de la Renaissance, de même que les sorts des sorcières de la tradition antique diffèrent de ceux auxquels ont recours certains personnages des romans arthuriens et, naturellement, des illusions des prestidigitateurs modernes. Le terme « magie » renvoie en effet à une réalité d'une extrême complexité et couvre une multitude de pratiques et de rites divers<sup>18</sup> : nous n'évoquons pas ici les termes d'une question aussi vaste que celle de la définition de la magie, mais il convient de garder à l'esprit cet aspect complexe, notamment si l'on aborde ce sujet dans une perspective historique. Pour cette raison, les analogies signalées plus haut entre la ruse et certaines formes de magie pratiquées à différentes époques et à différents endroits – en l'occurrence, celles auxquelles les dictionnaires consultés font respectivement référence – doivent être considérées avec une grande précaution : elles sont tout au mieux des suggestions à partir desquelles il convient de s'interroger sur la nature des liens qui, au fil des siècles, ont pu unir la ruse et la magie dans des contextes sociaux et culturels différents. Ce questionnement est à l'origine du présent ouvrage : il a été affronté selon une optique diachronique qui ne peut prétendre à la systématité et à l'exhaustivité, mais qui permettra d'éclairer certains aspects méconnus de la question, considérée dans le monde latin, l'occident médiéval, l'Europe de la Renaissance et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle d'Houdini et à l'époque contemporaine. En cohérence avec la dimension pluridisciplinaire propre aux différentes initiatives du projet « RUSE » depuis son origine, il nous est apparu particulièrement pertinent d'associer à cette réflexion des experts des cultures du passé – qui abordent la magie comme objet historiographique ou littéraire – et des spécialistes de psychologie cognitive, qui analysent les mécanismes mentaux sur lesquels reposent les pratiques magiques.

Illustration des liens féconds qui peuvent être établis entre ces deux champs disciplinaires, le premier article du présent volume – « Tromperie et divertissement :

---

<sup>18</sup> Collins 2011, p. 410 : « "Magic" is a hard term to define. In both ancient and modern societies, it has often been used to condemn whole categories of belief and corresponding practices. Derogatory, unclear, and inconsistent definitions have made magic vexingly difficult to study. Indeed many scholars across the disciplines dismiss the term "magic" altogether as nothing but a "collective term of convenience." ».

deux récits sur la prestidigitation dans le monde romain » d'Antón Alvar Nuño (p. 19-35) – exploite les résultats de certaines expériences conduites par des psychologues américains à la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour étudier deux cas de pratiques magiques transmises par des textes anciens : tout d'abord, le portrait d'Eunous, chef de la première révolte servile à Rome, par Diodore de Sicile (I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.) et, ensuite, une série d'instructions pour réaliser des tours de magie lors d'un banquet qui figurent dans un papyrus égyptien du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C. Dans « La magie, un agent de la ruse chez les sorcières romaines, ou comment la fin justifie les moyens » (p. 37-64), Thomas Guard montre que chez Cicéron et d'autres auteurs de l'Antiquité, ruse et magie étaient à tel point liées que la seconde apparaît comme l'un des « instruments » de la première (p. 38). Au même titre que le *dolus* – que l'auteur avait étudié dans *Penser et dire la ruse de guerre* (p. 45-66) –, la magie souffrait d'une caractérisation négative du point de vue moral : dans les textes de la tradition latine où il est question de sorcières, elle correspond à « une forme de ruse qui doit donner des moyens de pallier une défaillance personnelle, et apparaît comme un moyen d'exercer une contrainte pour obtenir ce que l'on n'a pas » ; or, c'est précisément le *dolus* qui « permet à la magicienne d'imposer sa volonté de puissance à ses victimes » (p. 56). Malgré leur prétention de renverser l'ordre de l'univers, ces sorcières emploient ce que l'on pourrait appeler des « stratagèmes magiques » pour atteindre des objectifs généralement mesquins – parfois tournés en dérision, du reste, par certains auteurs de l'Antiquité – mais qui ne les empêchent pas de faire preuve d'une cruauté effroyable, à l'instar de Médée qui recourut à une « ruse supérieure » (p. 56) pour commettre un infanticide. Dans le monde antique, tous ne faisaient pas un usage aussi effroyable de leurs pouvoirs que la sorcière décrite par Sénèque, comme en atteste le cas du mage Simon, contemporain du Christ. Dans « Des prestidigitateurs contre les saints : la bataille magique entre Saint Pierre et Simon le Mage » (p. 65-75), Massimo Manca s'intéresse à ce personnage fascinant et dont l'influence sur la culture occidentale fut immense bien que le jugement porté sur la réalité de sa magie était incertain : d'aucuns considéraient Simon comme un être rusé, un « charlatan qui utilise des tours », mais pour d'autres, il n'y avait rien d'illusoire dans les pouvoirs de ce mage que l'on allait jusqu'à assimiler parfois à « l'Antéchrist ou [à] l'un de ses collaborateurs » (p. 71). On le constate, la culture antique portait sur la magie un regard qui ouvrait aux jugements les plus divers sur les pratiques occultes. C'est dans une vision semblable que s'inscrit la magie pratiquée par certains personnages du *Lancelot propre* (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) et que Giovanni Zagni s'attache à décrire dans le chapitre suivant, intitulé « Anelli e prigioni. Magia e inganno nel *Lancelot propre* »

(p. 77-95). Dès les premières pages du roman, affirme Zagni, l'auteur décrit la magie en montrant le lien étroit qui l'unit à la ruse, en narrant l'épisode où la Dame du Lac – lac qui n'est autre en réalité qu'un brouillard que la fée utilise pour tromper les sens et dissimuler ses agissements – subtilisa à Helainne son enfant, Lancelot. Parmi les personnages dotés de pouvoirs magiques, le plus célèbre du cycle arthurien est très certainement Merlin : fils du Diable et d'une femme vierge et chaste, il possède des pouvoirs qui oscillent entre pratiques licites et interdites, comme celles qu'il pratique grâce à la *perverse science* héritée de son père, et qui en font une figure caractérisée par l'ambivalence, qualité propre de la magie comme de la ruse. Merlin n'est pas évoqué dans la *Divine comédie* mais il y a fort à parier que Dante Alighieri lui aurait réservé le même sort qu'à tous les magiciens, devins et autres augures qui, coupables d'avoir manipulé les apparences afin de tromper leurs semblables, sont condamnés à passer l'éternité dans la quatrième fosse du huitième cercle de l'Enfer, contraints à d'horribles contorsions. Dans « Écrire l'*inganno*. Nécromancie, sciomancie, géomancie dans la *Divine comédie* » (p. 97-112), Alessandro Benucci évoque ces âmes perdues et rappelle que malgré l'insertion de deux arts magiques dans le récit – un rite de nécromancie de la sorcière Érictho et un autre de géomancie –, Dante condamne la magie et ses artifices rusés du point de vue moral. Benucci écrit en effet que « les conflits moraux éveillés par l'*ingegno*, cette noble faculté issue au rang de mythe littéraire dès le commencement de l'Enfer, sont dénoncés ouvertement par l'auteur » (p. 104) pour qui un leurre, et un seul, est « licite » : celui lancé par Dieu au « Poète » (p. 111). Plus de deux siècles plus tard, Giovanni Battista Della Porta publiait un traité où les pratiques que Dante condamnait dans son poème célèbre étaient au centre de l'attention : la *Magia naturalis* (1558 pour sa première édition en quatre livres ; 1589 pour la seconde qui en compte vingt). Confirmant la fécondité de l'approche interdisciplinaire, Alfonso Paoletta (« La *Magie naturelle* de Della Porta, entre secret, falsification et ruse » ; p. 113-126) s'appuie sur le carré véridictoire développé par le sémioticien Algirdas Julien Greimas afin d'étudier la façon dont Della Porta s'est efforcé d'expliquer certains phénomènes occultes par des raisons relevant de la nature, ce qui impliquait la divulgation des « secreti » et le dévoilement des ruses servant à les dissimuler. L'œuvre de Della Porta est également au centre de l'attention de Donato Verardi, au même titre qu'un autre traité de magie parmi les plus remarquables du XVI<sup>e</sup> siècle, à savoir le *De occulta philosophia libri tres* de Henri-Corneille Agrippa (commencé dès 1509 et publié en 1533). Dans le chapitre intitulé « Écrire des lettres sur le globe de la lune. Magie et ruse des miroirs de Corneille Agrippa à Jean-Baptiste Della Porta » (p. 127-139), Verardi

s'intéresse plus particulièrement à la question du miroir, instrument fascinant permettant de ruser avec les sens et souvent doté de qualités magiques. Il évoque notamment, dans la réflexion menée par ces deux auteurs sur ce sujet, une certaine prise de distance par rapport aux superstitions et aux forces occultes, auxquelles ils privilégieraient une approche « rationnelle » reposant sur des savoirs relevant de l'optique et des mathématiques. Basées sur les mêmes fondements, les approches respectives d'Agrippa et de Della Porta débouchent cependant sur des résultats différents et qui, chez le second, sont particulièrement proches des fondements épistémologiques qui seront le propre de la « modernité ». Les secrets et les ruses auxquelles Della Porta se référait provenaient d'une tradition ancienne, véhiculée notamment par les textes alchimiques occidentaux des <sup>XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup></sup> siècles dont Alfredo Perifano traite dans un chapitre intitulé « Les alchimistes faussaires entre Moyen Âge et Renaissance : ruse ou nécromancie ? » (p. 141-157). Dans cette tradition, on assiste au débat entre « l'honnêteté de l'alchimiste philosophe et la ruse du faussaire » (p. 154) : ce dernier prétendait pouvoir réaliser la transmutation des métaux mais était en réalité plus habile dans la manipulation des crédules que dans celle de la matière et des éléments. « Manipulation des crédules » est une expression qui pourrait désigner l'action des illusionnistes modernes, à partir du <sup>XIX<sup>e</sup></sup> siècle, sur le public : dans ce cas cependant, la ruse n'est pas employée à l'insu de celui qui en est la cible. Pour pratiquer efficacement cette forme de magie, les prestidigitateurs exploitent certains principes cognitifs – à défaut de savoir les expliquer scientifiquement – grâce auxquels ils parviennent à duper leurs spectateurs et qui ont suscité l'intérêt de la psychologie depuis plus d'un siècle maintenant. Dans les pages de l'*Encyclopedia of Deception* auxquelles il a été fait référence plus haut, on peut lire que les « magiciens ont amplement surpassé les spécialistes des sciences cognitives – en découvrant, maîtrisant et employant une grande quantité de connaissances sur le fonctionnement de l'esprit humain des siècles avant que les scientifiques ne rêvent de les étudier. »<sup>19</sup> C'est précisément pour explorer le champ d'étude fécond de la magie des prestidigitateurs que les psychologues cognitivistes Cyril Thomas et André Didierjean ont mis à profit les connaissances et les méthodes de leur discipline. Dans le chapitre intitulé « La magie est-elle le "Monde perdu" des psychologues ? » (p. 159-177), ils montrent que les techniques employées par les illusionnistes peuvent non seulement éclairer des

<sup>19</sup> Villalobos, Ogundimu, Davis 2014, p. 639 (nous traduisons : « magicians have put cognitive scientists to shame—discovering, mastering, and using a great wealth of knowledge of the workings of the human mind centuries before scientists dreamed of investigating it. »).



phénomènes psychologiques qui, bien que connus aujourd'hui, n'ont pas toujours été analysés de façon approfondie – tels que le détournement d'attention, l'anticipation perceptive, l'expertise pantomimique – mais qu'elles représentent également un objet d'étude susceptible de révéler des phénomènes absolument nouveaux, ouvrant des pistes de recherche originales.

### Bibliographie

- Bodin J. (1581), *De la démonomanie des sorciers*, Paris (Jacques du Puys).
- Bremmer J. N., Veenstra J. R. (éds) (2002), *The Metamorphosis of Magic from late Antiquity to the Early Modern Period*, Leuven.
- Collins D. J. (2011), « Magic in the Middle Ages: History and Historiography », *History Compass*, 9/5, p. 410-422.
- Villalobos J. G., Ogundimu O. O., Davis D. (2014), « Magic Tricks », dans T. R. Levine (éd.), *Encyclopedia of Deception*, 2 vols, Thousand Oaks, p. 636-639.
- Pretalli M. (2021), *Penser et dire la ruse de guerre de l'Antiquité à la Renaissance*, Besançon.
- Schwemer D. (2015), "The Ancient Near East", dans D. J. Collins (éd.), *The Cambridge History of Magic and Witchcraft in the West From Antiquity to the Present*, Cambridge, p. 17-51.